

CHAPITRE 1

Avant-propos : le monopole de l'invisible

Présentation de la façade flatteuse

On commence par la devanture, celle qui brille assez pour que tu oublies qu'il y a des rats derrière le comptoir. Le discours officiel est bien rodé, répété depuis des millénaires par des générations de VRP célestes : il n'y a qu'un seul Dieu, universel, toutpuissant, créateur de tout, garant du sens de la vie et de la morale. Pas juste ton guide spirituel, non : ton fournisseur exclusif d'âme et ton assureur éternel. Une vérité dite « éternelle », estampillée Made in Heaven, transmise par des textes sacrés présentés comme « infaillibles ». Traduction : on t'assure qu'il n'y a pas d'erreurs, mais on a quand même mille versions différentes selon la langue, l'époque et le degré de censure du moment.

La promesse est taillée pour séduire le primate inquiet que tu es : une humanité rassemblée sous une seule bannière spirituelle, au-delà des frontières et des cultures. Pas besoin de chercher ta place, on t'en donne une toute prête, avec ton nom dessus.

C'est beau sur le papier, un peu comme ces publicités où tout le monde sourit autour d'un barbecue, sauf que dans la vraie vie, la moitié n'est pas invitée et l'autre crève de faim. L'unité, ici, c'est comme un mariage arrangé : tu n'as pas choisi, mais tu dois sourire sur les photos.

Et puis il y a l'image rassurante, soigneusement polie : un guide bienveillant qui connaît tout de toi, de tes cauchemars

à ton historique YouTube. Il t'aime, paraît-il, « inconditionnellement ». Ce qui, dans la pratique, veut dire : jusqu'à ce que tu commences à réfléchir. Mais tant que tu restes sage, tu reçois un mode d'emploi clair pour vivre « justement ». C'est confortable : plus besoin de se fatiguer à penser, il suffit d'obéir. Un GPS spirituel intégré, qui te dit : « Dans 500 mètres, tourne à gauche et condamne l'hérétique. Objectif atteint : Paradis. » Le seul problème avec ce GPS, c'est qu'il t'emmène toujours à la même destination : la boutique officielle.

Tout est calibré pour flatter : le discours sonne noble, les mots caressent ton ego, l'idée d'un « plan divin » te donne l'impression que ton existence n'est pas juste un accident statistique.

C'est la version cosmique du « tout va bien se passer », sauf que derrière le sourire rassurant, il y a une porte blindée, et derrière cette porte, une caisse enregistreuse.

Signes distinctifs visibles

Pour vendre un produit invisible, il faut des preuves visibles. Alors on sort l'artillerie symbolique : croix, croissant, étoile, main de Fatima, lotus sacré... Le genre de logos qu'on brandit comme un certificat d'authenticité divine. Peu importe que ça ne prouve rien d'autre que ta capacité à porter un bijou, l'important c'est l'effet sur le public. Comme les

cartes Pokémon, chaque symbole a sa rareté, son pouvoir, et son marché noir spirituel. Tu ne peux pas voir Dieu ? Pas grave, regarde son logo sur un pendentif made in China, c'est presque pareil.

Les lieux de culte sont pensés comme des armes psychologiques. Des cathédrales qui te font sentir minuscule, des mosquées qui avalent ta voix, des temples où chaque marche te rappelle que tu es un invité de seconde zone dans la maison d'un hôte toutpuissant.

Ce n'est pas de la simple architecture : c'est un dispositif de mise en état. Tu rentres, tu baisses la tête, tu respires l'air chargé d'encens et tu sais que ce n'est pas toi qui commandes ici. La grandeur des murs sert surtout à écraser l'égo... sauf celui de ceux qui possèdent les clés.

Le langage solennel vient compléter le décor. Pas de « Salut les gars » ici : on te parle avec des phrases qui sentent le vieux parchemin et la poussière sacrée. Les prières et chants ritualisés ont un double effet : créer un parfum d'ancienneté et te persuader que si on répète ça depuis des siècles, c'est que ça doit être vrai. C'est la technique du disque rayé spirituel : à force de répéter, même une idée bancale finit par sonner comme une évidence. Et si ça rime, c'est encore mieux, ça s'imprime dans le crâne comme un jingle publicitaire.

Et puis il y a les figures d'autorité, costumées comme pour une cérémonie de couronnement permanent. Robes brodées,

mitres qui pourraient servir d'antenne satellite, turbans im-peccablement enroulés, kippas discrètes mais bien placées : tout est calculé pour impressionner.

Ces uniformes incarnent la « proximité » avec Dieu... ou du moins avec son service clientèle prioritaire. La tenue n'a pas seulement pour but d'honorer la tradition : elle te rappelle visuellement que cette personne a un rang supérieur, un accès direct au patron. Toi, tu es là pour écouter et obéir. Eux, ils sont là pour te traduire la parole divine... moyennant un abonnement à vie.

Dans ce décor, tout est signe, tout est code. Et si tu n'y comprends rien, c'est voulu : plus c'est mystérieux, plus ça semble profond. C'est comme lire un contrat d'assurance en vieux français : tu ne piges pas tout, mais tu signes quand même, de peur de passer pour un con devant le notaire céleste.

La « différence » affichée

Chaque religion monothéiste vend le même produit, mais jure que sa version est la seule conforme à la « recette originale ». Chacun se présente comme le concessionnaire officiel de la parole divine, les autres n'étant que des contrefaçons douteuses ou des modèles bricolés dans un garage hérétique.

On dirait un concours mondial du « Qui a le vrai Dieu ? », mais sans jury neutre, et avec des règles écrites par chaque participant pour lui-même.

L'idée est simple et diaboliquement efficace : notre Dieu est le seul vrai, les autres sont faux, ou au mieux, de vagues copies mal traduites. Ce n'est pas juste une divergence de perspective, c'est une question de survie éternelle : tu es dans le bon camp ou tu brûles dans les flammes cosmiques. Pas de zone grise, pas de discussion. Imagine une table de poker où chacun jure avoir la meilleure main, mais où perdre signifie l'enfer éternel.

Et pourtant, à l'extérieur, on te sert un discours d'inclusivité spirituelle. Tous frères, tous enfants du même Créateur, quelle que soit la couleur de ta peau ou le nombre de chèvres dans ton héritage... sauf que cette fraternité a une clause cachée : à condition que tu signes le même contrat que nous. Les « mauvais croyants » et les non-croyants sont invités à la table uniquement pour écouter, jamais pour parler. Dans le meilleur des cas, on les tolère comme des voisins bruyants ; dans le pire, on les efface de la carte au nom de la paix universelle.

Cette différence affichée sert à maintenir l'illusion que chaque foi est unique, irremplaçable. Comme si Dieu gérât un marché de franchises religieuses, chacune jurant être l'enseignement d'origine. Le problème, c'est que derrière le rideau, on

trouve le même entrepôt, avec les mêmes produits, juste reconditionnés dans un autre emballage sacré. La vérité ? C'est qu'ils vendent tous la même soupe, mais changent les épices pour te convaincre que la leur est la seule qui mène au salut.

L'illusion vendue

On te vend un message clair, unique, immuable. Une ligne directe avec le Ciel, sans grésillement ni interférence. Mais à peine tu ouvres le colis, tu découvres qu'il existe des centaines de versions, chacune adaptée à sa langue, à son époque, à ses querelles politiques. C'est comme recevoir un « manuel d'instructions éternel » et se rendre compte que chaque imprimeur en a réécrit les règles pour servir sa propre boutique. Le Dieu unique ressemble plus à un téléphone arabe géant qu'à une révélation divine : à force de se passer le mot, on a perdu la moitié du texte et rajouté trois chapitres pour justifier la prochaine croisade.

La foi, dit-on, apporte paix, unité et fraternité. Les affiches publicitaires sont magnifiques : enfants se tenant la main, foule en prière dans une lumière dorée, chants harmonieux qui montent vers le ciel. Mais l'historique de navigation du mythe est un peu moins glamour : guerres saintes, persécutions, bûchers, exils, pogroms, conversions forcées, et tout ça « par amour de Dieu ». C'est la paix armée : fraternité pour

les copains, exclusion pour les autres, et une épée dans le dos pour quiconque conteste le slogan.

Quant aux chefs religieux, la légende veut qu'ils parlent d'une seule voix, en parfait accord avec la volonté divine. En réalité, leurs doctrines s'entredéchirent sur l'essentiel : qui a le bon texte, qui a le vrai prophète, qui a le droit de manger quoi et avec qui. C'est une chorale qui prétend chanter la même chanson, mais où chaque soliste hurle sa propre version à un micro branché sur l'ampli céleste. Et devine qui règle le volume ? Toujours celui qui a la plus grosse congrégation et le meilleur réseau politique.

Au final, l'illusion vendue est simple : un produit présenté comme universel, mais livré en pièces détachées incompatibles entre elles.

On te jure que tout est aligné « là-haut », alors qu'en bas, on se bat encore pour savoir si Dieu préfère qu'on se lave les mains avant ou après avoir sacrifié le voisin.

Dynamique du discours

Le rythme est calculé. Lent, solennel, comme un vieux film projeté image par image pour que chaque mot pèse lourd. On parle par tranches, on respire entre les phrases, on laisse flotter de longs silences « sacrés » où l'auditeur est censé se sentir touché par quelque chose de plus grand que lui. En réalité, c'est surtout le temps nécessaire pour que la mécanique

fasse son effet : tu remplis les vides avec ton propre besoin d'y croire.

En façade, c'est la chaleur humaine : un sourire bienveillant, une main posée sur ton épaule, une voix douce qui t'accueille « au nom de la paix et de l'amour ». Mais derrière, il y a une pression morale constante. Une dette invisible que tu sens peser sur toi : « Dieu t'aime... à condition que tu marches droit. » Ce n'est pas une conversation, c'est un interrogatoire enveloppé dans une couverture en laine.

Et puis il y a la scène que tout le monde connaît : le représentant religieux, impeccablement habillé, qui t'explique que Dieu est unique. Sa voix est grave, ses mots choisis, son regard droit dans le tien. Et, dans la même phrase, il t'assure que tous les autres se trompent. Pas un doute, pas une hésitation : si tu veux sauver ton âme, il vaudrait mieux éviter toute cette concurrence spirituelle de pacotille. C'est comme un vendeur de voitures qui te jure que son modèle est le seul qui ne t'explosera pas à la figure... tout en te glissant que si tu montes dans celui du voisin, c'est l'Enfer qui te conduira.

Le discours, c'est une chorégraphie. Le silence en est une note, la gestuelle une ponctuation, et chaque sourire un point de contrôle. Ce n'est pas fait pour dialoguer : c'est un scénario joué en boucle, où tu n'as qu'un rôle, celui de l'auditeur docile.